



Les rites liés à la religion orthodoxe russe en France

Isabelle Nicolini

Abstract. – The festive practices connected to the Orthodox ritual calendar, in which the sacred and the profane are juxtaposed, as well as the sacramental rites of passage that mark crucial moments in the life of a practising believer, are still observed by the Russian immigrant community in France. However, the observance of these rites differs in each of the three migration waves that arrived in France between 1917 and 1991. [France, Russian immigrant community, Orthodoxy, ritual calendar, rites of passage]

Isabelle Nicolini, Docteur en Ethnologie et chercheur associée au Laboratoire d'Anthropologie et de Sociologie, Mémoire, Identité et Cognition sociale à Nice. Elle poursuit actuellement ses recherches sur les migrations en Europe et plus particulièrement sur les réfugiés politiques à travers l'étude des cas russe et arménien. Les axes de recherche ont trait à l'identité, la mémoire et la transmission sociale.

Autant de fêtes que de jeûnes.
(Anatole Leroy-Beaulieu)

Cet article s'intéresse successivement aux pratiques festives liées à l'année calendaire orthodoxe, aux rites de passage et aux rites sacramentels qui inscrivent les émigrés russes et leurs descendants dans une appartenance et favorise la sociabilité.

1 La double foi

Parmi les rites sacrés conservés pieusement, il est aisé d'y déloger quelques restes de paganisme, seulement ils ne sont pas considérés comme tels car n'ayant plus de liens avec les rites agraires. Leurs fonctions sont liées aux besoins de ces per-

sonnes d'origine russe. Il arrive que certains rites aient été conservés avec une totale méconnaissance de leur signification. On se souvient dans son enfance avoir vu telle ou telle tradition mais on a oublié sa symbolique, aussi il est inutile de transmettre une tradition dont on ne comprend pas la portée. En principe n'est transmis que ce qui fait sens. En fait, nos témoins appartenant à l'une trois vagues¹ de l'émigration russe arrivée en France entre 1917 et 1991 à Nice, Paris et Bussy-en-Othe ont recours à une mémoire implicite. Les traditions ne disparaissent pas mais se transforment pour faire corps avec la vie moderne. Nous allons voir dans le détail cette juxtaposition du sacré et du profane appelée *dvoïévérié* – double foi – dans les rites festifs qui les rassemblent. Ceux-ci varient selon la région d'origine de la personne et son milieu social. Pour les interviewés, il ne s'agit que d'une seule et même foi qu'ils qualifient d'orthodoxe, c'est-à-dire conforme au dogme. Ils n'ont pas conscience de ce dualisme dans leurs pratiques. Elles sont tellement ancrées dans leurs us et coutumes qu'ils ne peuvent y déceler des relents de paganisme.

L'année liturgique commence, dans l'orthodoxie, le premier septembre ce qui équivaut au 14 septembre dans le calendrier grégorien. Le calendrier julien² a été maintenu dans la plupart des

1 Leur arrivée à des époques différentes a induit une attitude distincte dans les pratiques ritualisées.

2 Selon Julia Stepanovna Arapova, "le calendrier julien (J. César) est celui qui était en usage dans toute la chrétienté jusqu'au pape Grégoire. L'Église orthodoxe russe a conservé le vieux calendrier julien en décalage de treize jours sur le calendrier grégorien".

paroisses orthodoxes russes de France en raison d'un certain attachement désuet à une tradition qui n'a plus cours en Russie depuis le lendemain de la révolution. La Russie en exil se veut le réceptacle des traditions occultées depuis l'avènement de l'U.R.S.S..

1.1 Les Sviatki (de Noël à la Théophanie)

La période des douze jours qui sépare Noël de la "Théophanie"³ est appelée en russe "Sviatki" signifiant "saint". Un certain nombre de rites de passage célèbrent le changement de période que constitue le solstice d'hiver, à savoir l'allongement des jours et le commencement d'une nouvelle année. Les rites qui s'ordonnent autour de la Noël, du Nouvel An et de la Théophanie visent à garantir le bien-être du foyer avec le souhait d'une nourriture abondante au travers de la fertilité des champs et du bétail. Un rite propre à la veillée de Noël est rapporté par Nicolas Gogol dans sa nouvelle "La nuit de Noël" (1966: 119) extraite des "Nouvelles ukrainiennes" :

Chanter les noëls, c'est chanter sous les fenêtres à la veille de Noël des chansons que l'on appelle les *koliadki*. Celui qui chante des *koliadki* porte un sac où la maîtresse de maison, son mari ou celui qui est resté au domicile, lance un saucisson ou du pain ou un sou de cuivre, selon ce qu'on a. On dit qu'il a existé jadis une idole *Koliada*, que l'on prenait pour un dieu, et que c'est de là que sont venues les *koliadki*. Qui peut savoir ? Ce n'est pas à nous, gens simples, d'en discuter. L'an dernier, le père Ossip avait interdit de chanter les *koliadki* dans les hameaux, disant que les gens par là complaisaient à Satan. Pourtant, à dire vrai, les *koliadki* ne disent mot de *Koliada*. On y parle souvent de la naissance de Jésus ; et, en terminant, on y souhaite bonne santé au maître et à la maîtresse de maison, aux enfants et à toute la maisonnée.

Les volontaires qui vont de foyer en foyer en chantant la gloire du Christ reçoivent argent, pain d'épices ou *pirogui*. Destinés à apporter l'abondance dans le foyer, ces chants, à l'origine, rendaient un culte aux forces de la nature. Ils devaient favoriser la croissance du blé et la multiplication du bétail ; aussi l'Église remplaça les éléments païens du culte du Dieu *Koliada* par la fête de la naissance du Christ dont on ignore la date de naissance exacte, et des ecclésiastiques se sont

même mis à écrire des *koliadki*⁴ à la gloire du Christ. Olga Mikhaïlovna Barina se souvient d'un Noël à Bussy-en-Othe où deux prêtres, père Joseph et père Cyprien, étaient venus chanter des *koliadki* chez elle. C'était pour eux l'occasion de visiter le village, et elle leur avait donné des bonbons et des chocolats. A l'origine, ces chants promettaient la fertilité des champs et les jeunes chanteurs faisaient la tournée des maisons pour obtenir des victuailles. Ce rite a complètement disparu dans les villes mais a pu se maintenir dans les campagnes. Dans certaines familles, au début de l'émigration, on chantait les *koliadki* devant le sapin de Noël avant la distribution des cadeaux. Il convient ici de regarder du côté de l'arbre de Noël. Olga Mikhaïlovna Barina nous a relaté une coutume païenne qu'elle a gardée mais dont elle ignore la signification :

Nous avons gardé l'arbre de Noël avec des bougies. C'est maintenant très difficile de trouver des bougies de sapin de Noël. J'ai toujours expliqué à mes enfants et petits-enfants que le sapin de Noël était le gâteau d'anniversaire de Jésus et qu'il faut qu'il y ait des vraies bougies ; je l'ai peut-être d'ailleurs inventé. Dans cette société de consommation, il faut maintenant situer Noël et expliciter qu'il s'agit de la naissance de Jésus. Beaucoup de coutumes païennes ont été reprises d'ailleurs par les chrétiens.

Avant la christianisation de la Russie, les Slaves célébraient le dieu des cerises, Kernis, pour avoir une bonne récolte en allumant des bougies sur les branches des cerisiers en fleurs. En déplaçant la fête du Nouvel An en hiver⁵ (Stangé-Zhirovova 1998 : 67), ils n'ont plus pratiqué cette tradition. Au XIX^e siècle ils eurent donc l'idée de choisir un sapin qui se substitua au cerisier. D'après les croyances païennes, les âmes des défunts demeurent dans les arbres, c'est pourquoi décorer le sapin est une façon de leur faire honneur. Si au début l'Église a désapprouvé ce nouveau rite, les prêtres se sont progressivement pliés au bon vouloir du peuple et ont béni les arbres de Noël sans omettre de conseiller d'en décorer le sommet avec une étoile blanche symbolisant l'étoile de Bethlehem. Du temps de l'U.R.S.S., Noël a été

3 Ce mot signifie en grec "manifestation de Dieu". A la place de l'Épiphanie, l'Église orthodoxe fête le 6 janvier la Théophanie, le baptême du Christ.

4 La *koliadka* était une chanson rituelle autrefois chantée en Ukraine à l'occasion de Noël.

5 Jusqu'en 1348, le Nouvel An était fêté le 1^{er} mars au commencement des travaux de printemps. Cette date a été ensuite déplacée au 1^{er} septembre pour célébrer la fin des travaux agricoles. La date du premier janvier (c'est-à-dire le 14 janvier dans le calendrier grégorien) a été officiellement introduite à partir de 1700 (cf. Stangé-Zhirovova 1998 : 67).

supprimé et remplacé par le grand réveillon du 31 décembre et ce n'est qu'à cette occasion que l'on s'offrait des cadeaux. D'ailleurs les émigrés de la troisième vague perpétuent cette tradition soviétique. En effet, après la révolution (1917), le sapin de Noël a été d'abord interdit par les Bolcheviks, avant d'être rebaptisé, en 1936, sapin de Nouvel An. Au sommet de l'arbre, l'étoile blanche fut remplacée par une étoile rouge, et les cadeaux pour les enfants ont été éparpillés autour du sapin. Le Nouvel An et Noël ont ainsi été amalgamés sous le régime communiste comme en témoigne Alexandra Borissovna Streblova. Elle nous raconte que, dans la nuit du 31 décembre au premier janvier, c'était le père Noël, Died Moroz, qui passait et déposait les cadeaux sous le sapin. Died Moroz signifie en russe "le Père Gel". Ce terme tire son origine de Morok, le dieu du froid qui envoyait le gel dans les villages. Les habitants essayaient donc de l'amadouer en lui offrant des *blinis*, de la *koutia*, etc. déposés sur le rebord des fenêtres. Morok s'est alors progressivement métamorphosé en un généreux Died Moroz qui distribuait des cadeaux pour marquer le changement de période.

Les Sviatki célébraient initialement le dieu de la chaleur et de la lumière, Dajbog⁶, dont le jour du solstice d'hiver marquait la naissance. Du 25 décembre au 6 janvier, la frontière entre le monde des dieux et celui des humains était ténue lors du solstice, les séances de divination avaient donc plus de chance de réussir pendant cette période. Aussi les jeunes filles tentaient-elles d'entrer en contact avec les esprits du foyer (Domovoï), de l'étuve (Bannik), de l'eau (Vodianoï), de la forêt (Léchi⁷). Elles commençaient déjà à s'y adonner

la veille du jour de l'An propice au dévoilement de l'avenir ou encore la veille de la Théophanie. Néanmoins, comme la divination était réprouvée par l'Église, elle se pratiquait vers minuit. Ainsi une dame appartenant à la troisième génération de la première émigration raconte qu'au Nouvel An, lors des douze coups de minuit, tous les convives recevaient un petit bout de papier sur lequel ils écrivaient leur vœu puis ils le brûlaient avec une bougie et les cendres étaient versées dans un verre de champagne qu'ils buvaient. Ce tour de passe-passe devait être effectué dans les douze coups de minuit pour que le vœu se réalisât. Vassili Joukovski, dans "Svetlana", a détaillé ces jeux divinatoires :

Un soir, à la veille de la Théophanie,
Les jeunes filles voulurent deviner l'avenir :
Devant la porte cochère, s'étant déchaussées,
Elles lancèrent leurs souliers, jouèrent avec la neige.
Cachées près des fenêtres, elles surprisent des conversations,
Comptèrent les grains que picora la poule,
Firent fondre de la cire couleur d'ambre
Dans un bassin rempli d'eau pure.
Dans un autre bassin, elles jetèrent leurs bagues d'or
Et leurs pendants d'émeraude. Elles couvrirent
Ce récipient d'un linge blanc et par dessus
Entonnèrent d'une voix harmonieuse les chants pod-
blioudnyé (cité en Léger 1901 : 80s.).

Lorsque le poète a parlé du lancer de la chaussure, il a insinué que :

la veille du jour du baptême du Christ, les jeunes filles prenaient leur petite chaussure, l'enlevaient de leur pied et la jetaient derrière la barrière, sous-entendu que là où s'orientait la chaussure, de là viendrait le fiancé,

6 Louis Léger a estimé que Dažbogū était identifié au Soleil. Selon lui, deux interprétations de son étymologie sont possibles : "si l'on admet que bogū veut dire dieu, c'est le dieu donnant, le dieu fécondant. Si l'on admet que bogū a le sens de bien ou de richesse, c'est celui qui donne la richesse" (1901 : 121).

7 Dans les croyances populaires saint Nicolas est associé à l'esprit de la forêt, le Léchi. Il convient de faire un aparté sur ce saint très vénéré en Russie. Il est fêté à deux reprises dans l'année : le 9 mai et le 6 décembre. Son image est dotée des caractéristiques suivantes :

"1) saint Nicolas est indubitablement le saint le plus vénéré de Russie ; son culte populaire se rapproche souvent de la vénération de Dieu lui-même. Il était vénéré comme le protecteur des Russes et le défenseur de la patrie. D'un point de vue social, il peut être défini comme le saint du peuple et des paysans, 'le bon saint Nicolas'.

2) saint Nicolas accorde la fertilité, la fécondité, l'abondance et la réussite :

a) dans le domaine de l'élevage, et plus particulièrement de l'élevage des chevaux, d'où un lien étroit avec les palefreniers ;

b) dans le domaine de l'agriculture, des travaux des champs (parmi les cultures, il est plus directement lié à celle des pois) peut-être en liaison avec le culte slave de la Terre-Mère ;
c) dans le domaine de l'apiculture ;
d) dans la vie familiale (protection des mariages, guérison des malades ...) ;
e) dans le commerce (patronage assuré aux marchands et aux voyageurs), d'où son lien avec la richesse, l'argent et la réussite.
3) saint Nicolas est lié au culte des ancêtres, au monde de l'au-delà, sources des forces guérissantes et fécondes.
4) dans les croyances populaires, saint Nicolas est associé :
a) à l'esprit de la forêt, le *léchi*, d'où son patronage des animaux sauvages, de la chasse et des chasseurs ;
b) à l'ours, manifestation du *léchi*, (rarement au loup) ;
c) à la couleur jaune et aux rites de la cuisson et de la décoration des œufs, témoignage de la nature chthonienne du personnage" (Léger 1901 : 196).

comme l'explique Tamara Constantinovna Maïanovskaya pour l'avoir entendu raconter. En fait, il convenait de sortir du village et de jeter son soulier gauche devant soi. Si la chaussure pointait vers le village, le mariage n'aurait pas lieu dans l'année pour la propriétaire de la chaussure. Tamara Constantinovna Maïanovskaya s'adonnait par contre à la divination avec une bassine d'eau et de la cire. L'eau était considérée comme un support médiumnique permettant la communication entre le monde des hommes et le surnaturel où l'avenir pouvait être connu grâce aux formes qui s'esquissaient en faisant couler de la cire brûlante. Une bougie était brisée en petits morceaux dans une cuillère qu'on chauffait jusqu'à ce que la cire fondît puis cette cire liquide était jetée dans une bassine d'eau froide. On devinait alors à quoi ressemblait la cire durcie : si elle formait un cierge, un édifice ou un anneau, le mariage se ferait. Si la cire tombait au fond de la bassine, l'intéressée resterait longtemps célibataire. Une autre technique consistait à remplir à moitié d'eau une bassine. Sur les bords de la bassine, les participants fixaient des morceaux de papier sur lesquels ils écrivaient leurs noms et vœux. Ils confectionnaient alors un bateau avec une coquille de noix dans laquelle une bougie allumée était placée. En flottant, la bougie du bateau enflammait certains papiers dont les vœux devaient se réaliser.

A la Théophanie (baptême des baptêmes, appelée la "fête des Lumières"), jour où l'Église orthodoxe célèbre le baptême du Christ par la bénédiction des eaux, Julia Stepanovna Arapova témoigne de ce qu'elle a pu observer en 1989 :

En Russie, on se trempe dans l'eau de rivière, on fait un trou dans la glace et on se baigne. Ce jour-là, les coutumes disent que l'eau frémit parce que le Christ se baigne en même temps que les gens. C'est une tradition manifestement païenne. La Théophanie est selon le vieux calendrier le 19 janvier. On va à la liturgie puis on sort faire le tour de la cathédrale en procession. Là, à l'extérieur, la croix est plongée trois fois dans la grosse bassine d'eau comme si c'était le Christ qui était baptisé. Ensuite l'eau est recueillie dans une petite coupe et le prêtre asperge tout le monde. Puis on rentre à nouveau dans l'église avec cette eau bénite qu'on asperge partout. Ce sont des étapes de la vie et des traditions se sont greffées dessus. La veille de la Théophanie est un jour de jeûne rigoureux.

A Moscou, au XVI^e siècle, un ambassadeur anglais du nom de Giles Fletcher (Léger 1901 : 104) avait remarqué qu'avant la célébration les habitants

traçaient des croix sur la porte de leur demeure pour la protéger du diable expulsé des eaux par les exorcismes. Le rite consistait plus précisément à faire des croix avec la fumée d'un cierge ramené de l'église sur l'entrée et les murs intérieurs et extérieurs de la maison⁸ (Bogatyrev 1929 : 62). Nous avons observé de telles croix sur les linteaux de portes de quelques familles de l'émigration mais celles-ci sont tracées le jeudi saint après les vêpres ou au moment de la crémaillère.⁹ Les Sviatki constituent donc un mélange de rites païens et orthodoxes.

1.2 La Maslénitsa ou le carnaval russe

Ancienne fête païenne de printemps, la "Maslénitsa" précède l'entrée en carême depuis la christianisation de la Russie. Le grand carême de Pâques durant sept semaines, la Maslénitsa, "semaine des laitages" ou "semaine grasse" comme l'appellent les orthodoxes puisqu'elle tire son nom du mot beurre (*maslo*), est la dernière semaine où il est permis de manger gras. Semaine de carnaval, il est encore temps de dépenser son énergie avant de rentrer dans le jeûne et le repentir comme l'expose Julia Stepanovna Arapova :

Quand c'est la Maslénitsa, qui est la semaine qui précède l'entrée dans le grand carême, on mange gras, des *blinis* qu'on fait exprès pour la Maslénitsa avec du beurre fondu, de la crème fraîche, des tranches de saumon, du caviar rouge c'est-à-dire des œufs de saumon mais on ne mange plus de viande depuis le dimanche précédant la Maslénitsa. Alors c'est l'occasion de se réunir entre amis, on mange, on parle, on déclame des vers, on chante, ça peut être un chant très joyeux et subitement on va se mettre à pleurer d'émotion. Oui, on le fait toujours. Quand j'étais à Paris, j'ai participé à la Maslénitsa chez des gens. Ça dépend de la date de Pâques puisque c'est en rapport avec le grand carême, alors ça peut être en février ou en mars. Pendant toute la semaine, on va aller chez les uns et chez les autres, il y a des rapports très intenses qui se nouent dans le partage des poèmes. Le dimanche qui finit cette semaine c'est le dimanche du pardon c'est-à-dire que normalement ce dimanche là on s'en va dans les cimetières et on va demander pardon à nos défunts de ce qu'on a pu faire ou dire et ensuite il y aura une cérémonie tout à fait particulière à l'église où on se retrouve. C'est l'office pénitentiel, l'église est en

8 L'auteur ne mentionne pas l'ensemble des gestes ni les paroles ni les postures associés à ce rite.

9 Ce rite qui lève le tabou sur la maison neuve et la protège permet aux futurs habitants de s'identifier à leur nouvelle demeure.

noir, tous les ornements sont en noir et on va demander mutuellement pardon à tous les gens qui sont là, pardon à genou. Il y a un office de vêpres et puis le clergé va venir au milieu de l'église en arc de cercle et le chœur va chanter le canon de Pâques mais sur un ton très lent et mineur ce qui fait qu'il y a une connotation triste et on va mutuellement se demander pardon, le clergé va d'abord mutuellement se demander pardon et ensuite nous allons demander pardon au clergé et les uns aux autres, c'est une très belle cérémonie. A ce moment-là on rentre dans la semaine du grand carême.

Le dimanche du pardon marque la fin des réjouissances. Tout le monde se réconcilie en demandant pardon pour les fautes commises et s'embrasse. Le rite du pardon est "un rite préparatoire ayant pour objet de rendre tout le groupement cohérent" (Van Gennep 1986 : 254). Lors de la Maslénitsa, les morts ne sont pas oubliés par la parenté et reçoivent comme présent un *blin* (m, sg des *blinis*) laissé à leur intention sur l'appui de fenêtre ou alors les consanguins se rendent sur leurs tombes pour leur demander pardon et leur apportent des *blinis*.

En Russie, chaque jour comprenait une activité déterminée ce qui ne semble plus être le cas dans l'émigration russe :

Le lundi est le jour de l'accueil de la Maslénitsa, le mardi le jour des jeux, le mercredi le jour des ripailles, le jeudi le jour de la "fiesta" appelée *chiroki tchetverg*, la soirée du vendredi est consacrée à la belle-mère, le samedi est réservé aux soirées-amusements des jeunes filles et le dimanche est le jour du pardon (Stangé-Zhironova 1998 : 109).

La Maslénitsa symbolise ainsi la disparition de l'hiver et la naissance du printemps. Le dimanche du pardon symboliserait le vœu de recouvrer "la pureté de ce recommencement du temps primordial" selon la belle formule d'Hélène Yvert-Jalu (1989 : 37).

1.3 Les fêtes de printemps

Au début du grand carême, et notamment le premier jour, à savoir le "lundi pur", il est coutume de nettoyer de fond en comble sa maison puisque commence une période de purification spirituelle et physique. Ces sept semaines de carême ont un caractère tout à fait particulier, elles représentent une mise entre parenthèses du quotidien et visent un renouvellement, une *metanoïa*¹⁰ et donc une

abstinence de tous les plaisirs.¹¹ L'observance du jeûne en Russie incite aussi les abstinents à faire des pèlerinages dans des lieux saints. Basile Petrovitch Naoumenko a entendu sa mère raconter le pèlerinage qu'elle avait effectué à pied à Pâques pendant la Seconde Guerre mondiale avec sa propre mère dans un monastère en Ukraine distant d'une centaine de kilomètres de leur domicile. Néanmoins durant la période soviétique, les croyants ne purent pratiquer leur foi et le jeûne qu'en se cachant.

Le Dimanche des Rameaux, des branches de saules en bourgeons sont bénites et placées ensuite derrière les icônes. Dans le sud de la France, on utilise plutôt des branches de palmiers ou de buis tandis qu'à Paris, selon la date de Pâques, il s'agit de branches de saules ou bien de buis.

Dans le courant de la semaine sainte ou de la passion, les gens vont désherber les tombes, les fleurir afin de les préparer pour Pâques, moment d'intégration de la mort au cycle de la vie. Le jeudi saint était le jour du grand nettoyage ménager en Russie, comme au commencement du carême, mais il convenait aussi d'être propre soi-même donc de prendre un bain.

A Pâques, on offre en Europe depuis le Moyen-Age des œufs que l'on a pris soin de teindre ou de décorer. En Russie et dans les pays baltes, on les peint avec des motifs. Ce n'est que vers la fin du XVIII^e siècle que sont apparus les premiers œufs de Pâques artificiels en papier mâché, en verre, en porcelaine ou en pierres dures. L'aristocratie et la bourgeoisie firent fabriquer des œufs miniatures en or ou en argent émaillé, sertis de pierres précieuses que les femmes portaient en pendentifs. Il revient à Fabergé le mérite de les avoir rendus populaires bien qu'il ne soit pas à l'origine de l'invention des œufs miniatures. La tradition veut que les femmes portent un collier d'œufs de Pâques pendant la quarantaine pascale, et chaque année, elles accrochent un œuf supplémentaire. Lydia Metrofanovna Mordinova se remémore les petits œufs de Pâques :

J'avais un collier de petits œufs de Pâques que maman avait réussi à sortir de Russie et qui était en pierres précieuses. Un jour, ma fille qui avait sept ans, m'a dit : "maman, prête-le moi, je veux le montrer à mes amies". Elle l'a perdu dans la cour de récréation, on ne

11 "Être saint, c'est être entier, être un ; la sainteté, c'est l'unité, l'intégrité, la perfection de l'individu et de ses semblables. Les prescriptions alimentaires se contentent de développer la métaphore dans le même sens" (cf. Douglas 2001 : 73).

10 Ce mot grec signifie le repentir, le retournement de l'âme.

l'a jamais retrouvé. C'est la seule fois où j'ai bien voulu m'en séparer.

Le soir des vêpres du jeudi saint, les gens revenaient, comme le raconte l'épouse d'Alexeï Iourievitch Boutorenko, avec leur cierge blanc, entouré d'un cornet en papier blanc, allumé lors de la lecture des Douze Évangiles afin de rallumer leur petite veilleuse placée devant l'icône. A Clamart et à Meudon, dans les années 30, Zoé Oldenbourg rapporte que :

Ce soir-là les moins pratiquants vont tout de même aux Douze Évangiles pour rapporter leur cierge allumé – destiné en principe à alimenter toute une année les veilleuses qui ne s'éteignent jamais devant les icônes domestiques ; mais à présent assez peu de gens ont de telles veilleuses et beaucoup n'ont même guère d'icônes, peu importe, la flamme du Jeudi Saint doit être rapportée de l'église à la maison (1980 : 343).

Pour Pâques, hommes et femmes doivent porter une toilette neuve à l'instar du renouveau apporté par la résurrection du Christ. Maria Ivanovna Malakova rapporte que cette pratique avait été conservée en Ukraine : "Ma marraine pour Pâques me faisait toujours une robe parce qu'elle était couturière."

Cette coutume de s'habiller de neuf durant les fêtes et surtout en cette période pascale apparaît comme une nécessité vitale pour "retrouver la plénitude de vie et de robustesse qui lui permettra d'affronter le temps pour un nouveau cycle" (Caillois 1950 : 136).

Au moment de la visite des tombes des défunts lors de la "Radonitsa", les gens déposent la plupart du temps un œuf rouge, rouge puisque ce même mot signifie aussi "beau" en russe, car le monde de l'au-delà est appréhendé tel une source de vie et de fertilité. Ce processus symbolique sert à entretenir la pérennité du lignage. Ces œufs sont destinés aux pauvres ou aux oiseaux qui dans la croyance populaire représentent l'"âme du mort". La Radonitsa, qui tire son nom du mot joie, a lieu neuf jours après Pâques, le mardi qui suit le dimanche de Thomas. D'après Nadia Stangé-Zhirova,

Elle remonterait à l'une des principales coutumes païennes des anciens Slaves connue d'après les chroniques comme trizna (rite funéraire fort développé comprenant des festins, des chants et des danses, des jeux et des sacrifices). La célébration excessive de la Radonitsa (qualifiée comme "l'occasion de grands cris, d'une ronde, de toutes sortes d'ébats diaboliques") a

fait également l'objet d'une interdiction du Concile de l'Église russe de 1551 (1998 : 136).

En cette période pascale, nous avons assisté à l'enterrement d'un vieux monsieur d'origine russe qui nous avait fait le récit de sa vie et nous avons été étonnées de voir que les parents et amis du défunt manifestaient de la joie alors que nous nous attendions comme à l'accoutumée à des funérailles empreintes de tristesse. Stupéfaites, nous en avons demandé la raison. Bien chanceuse, nous a-t-on répondu, la personne qui décède pendant cette période de l'année, à savoir entre Pâques et l'Ascension, car elle sera ressuscitée d'entre les morts comme le Christ.

1.4 Les fêtes d'été ou Sviatki verts

Les fêtes d'été ou "Sviatki verts" (fêtes vertes) ont pour but de contribuer à la croissance des céréales et clôturent le calendrier populaire. Peu de rites sont observés à cette période-là dans l'émigration. Nadejda Fiodorovna Cheremiatina indique que "pour la Troïtsa, c'est-à-dire la Pentecôte, on décore toute l'église de fleurs et de feuilles de bouleaux". Julia Stepanovna Arapova explique la spécificité des grandes prières pénitentielles de la Pentecôte :

Pour la première fois depuis Pâques on se met à genoux. Ces prières sont au nombre de trois (en fait sept en trois étapes : d'abord deux adressées à Dieu sans distinction entre les Personnes ; puis deux encore mais adressées à Dieu le Père et ensuite trois au Fils). Tout le monde, même le chœur est à genoux. Et c'est la seule fois où l'Église prie pour le repos de l'âme des suicidés (l'Église orthodoxe n'enterre pas les suicidés parce qu'ils ont fait atteinte au projet de Dieu et outrepassé leurs droits). Mais le prêtre peut aller sur la tombe dire des prières pour le mort (suicidé), au moment de l'enterrement. Ces fameuses sept prières sont en fait tournées vers le mystère de la Trinité par un glissement du mystère de l'Esprit vers ce mystère-là. Il faut se rappeler en effet que, la veille aux vigiles (à la fin) le chœur va reprendre très doucement "Roi Céleste, consolateur, Esprit de vérité, toi qui es partout présent et qui emplis tout, Trésor de biens et donateur de vie, viens et fais ta demeure en nous, purifie nous de toute souillure et sauve nos âmes, Toi qui es bonté". Cette prière, chantée chaque dimanche après la Pentecôte a été interrompue depuis Pâques. C'est un moment très émouvant parce que très riche en sens. Pour ma part je ne manquerai ces vigiles sous aucun prétexte : ça m'interpelle très profondément. Et c'est parce que ces prières sont en fait empreintes du mystère de la Trinité

que le dimanche de Pentecôte est chez nous appelé “Dimanche de la Trinité” et que le lendemain seulement, (lundi) on dit “jour du Saint-Esprit”. Quel est le rapport entre ces (sept) prières et la (seule) mention des suicidés ? C’est qu’ici-bas, la vie de la grâce est une participation à cette Trinité : l’âme qui meurt unie à Dieu (même pour un suicidé, il lui reste l’empreinte du baptême) va entrer dans la “circulation d’amour des Trois Personnes”. Ainsi, nous voilà introduits au sein du mystère de la Trinité “océan d’où part et où aboutit le fleuve d’amour divin qui emporte les hommes vers Dieu”. Evidemment, ce mystère de la Trinité ne peut être approché par la compréhension abstraite de notre intelligence. Il l’est par les harmoniques qu’il soulève (mélodie, prières pénitentielles, textes admirables de ces prières). Et c’est là que prend tout son sens la fameuse icône de la Trinité d’Andreï Roublev, où apparaîtrait très nettement entre les trois anges cette circulation d’amour.

Les fêtes populaires liées à la Pentecôte¹² sont nommées “Troitsa” (Trinité). La célébration de la Pentecôte a phagocyté la fête du “Sémik”¹³ consacrée au solstice d’été le jeudi de la septième semaine qui suit Pâques.

Les rites de la saint Pierre et Paul (29 juin/12 juillet) en Russie étaient liés au culte du soleil. Aussi, le jour de la saint Pierre célébraient-on l’adieu au printemps. Celui-ci congédié, pouvaient alors commencer les travaux des champs tandis que les jours diminuaient et que la chaleur augmentait.

Appelé “Sauveur du miel”, le premier “Sauveur”¹⁴ est fêté le 1^{er}/14 août avec la procession de la Croix. On le nomme aussi “Sauveur mouillé” dans la mesure où la procession sur les plans d’eaux s’accompagne d’une bénédiction des eaux. Ce premier “Sauveur” préfigure la fin de l’été et un refroidissement inaugural, et il enjoint aux paysans de terminer les travaux des champs.

Désigné comme le “Sauveur des pommes”, le deuxième “Sauveur” est célébré le 6 août/19 août, le jour de la fête de la Transfiguration¹⁵ où le Christ apparaît, lumineux, entre Moïse et le prophète Elie. Etant donné que le temps se rafraîchit beaucoup, un dicton russe conseille : “Au deuxième Sauveur, prends tes moufles en réserve”.

Le troisième “Sauveur” a reçu le nom de Sauveur sur la toile étant honoré le 16/29 août, fête de l’image “acheiropoïète” de Jésus-Christ. Julia Stepanovna Arapova porte à notre connaissance la symbolique de l’image-trace :

Acheiropoïète¹⁶ veut dire “non fait de main d’homme”. Cette icône est censée être à l’image du visage du Christ, tel qu’il est apparu alors qu’il s’était essuyé la figure sur un linge. Le roi Abgar atteint par la lèpre avait entendu dire que Jésus faisait des miracles et lui avait envoyé un messenger pour le prier de venir à Edesse le guérir. Jésus a dit qu’il n’irait pas là-bas, mais, prenant un linge, a essuyé son visage et sur le linge le visage est apparu. Le roi a été guéri à la vue de ce linge.¹⁷ C’est une version. Il en existe d’autres. C’est à rapprocher du linge de Véronique qui a essuyé la sueur du Christ portant sa croix vers le Golgotha et qui a gardé ce linge impressionné par le visage du Christ. Mais attention, à ne pas comparer avec le Saint suaire, il s’agit du visage du Christ mort alors que pour le Mandylion et le “voile de Véronique” [cette icône est aussi appelée “Sainte Face”], le Christ est vivant. A noter le nom de Mandylion donné à cette étoffe sur laquelle se serait fixé le visage du Christ : il vient du mot arabe *mandil* = pièce d’étoffe [cela signifie aussi mouchoir, serviette]. C’est surtout pour nous dire que personne ne peut peindre le visage du Christ, lui seul peut donner son image.

16 L’“icône acheiropoïète” n’est pas faite de la main de l’homme d’après son étymologie : *a-* privatif ; *cheiro* = main, chirurgie ; *poiete* = faire.

17 Julia Stepanovna Arapova complète son explication : “D’ailleurs dans cette légende du roi Agbar, je regrette que ce soit ce côté merveilleux qui ait pris le pas alors que théologiquement c’est clair : on ne peut faire l’image du Christ parce que nous sommes indignes de la faire puisqu’Il est Dieu. Mais qu’Il s’est donné à voir, justement pour nous appeler à devenir divins (enfin tenter de devenir). Cette légende est un faux, nous savons que l’Église le savait depuis le début. Mais cet épisode introduit au culte des icônes : c’est une image mais dans cette image est ‘contenu’ le prototype (de même que nous sommes dans notre ombre). Que Dieu s’est donné à voir, mais que lui seul peut faire son image, enfin le prototype. Justement parce qu’Il est Dieu mais aussi parce qu’Il est homme. C’est l’essence du christianisme. Dieu ne nous a donné à voir que la figure, le portrait, nous laissant ainsi libres de re-construire la forme initiale, au travers de notre propre expérience dans la relation que nous pouvons recréer au travers des textes sacrés. Parce que, regarder un visage, ce n’est pas regarder un nez une bouche, mais ‘envisager’, regarder ‘droit dans les yeux’ pour ‘voir’ alors non l’iris, mais la pupille, un simple trou, un ‘trou noir’ de surcroît. C’est ce qui nous fait saisir le caractère fondamental du visage : sa nudité et au travers de celle-ci, sa vulnérabilité ... qui est mortalité. Vous comprenez alors pourquoi nous n’avons pas le vrai visage du Christ ?”

La légende d’Abgar est tirée d’un évangile apocryphe. Le portrait du Christ “non fait de main d’homme” était le reflet de ce qu’Abgar ne pouvait voir lui-même.

12 Cinquante jours après Pâques, cette fête commémore la descente du Saint-Esprit sur les apôtres sous forme de langues de feu.

13 Le radical *sem-* signifie en russe “sept”.

14 Cette expression désigne le “Seigneur”.

15 Julia Stepanovna Arapova précise que c’est sur des données agricoles qu’ont été posées les données religieuses, la Transfiguration ayant eu lieu avant Pâques.

Cette célébration succède à la fête de la Dormition,¹⁸ ayant lieu le 15 août, qui correspond dans le calendrier agraire à la fête de la moisson. Le troisième “Sauveur” est aussi connu sous l’appellation de “Sauveur des noisettes” et marque la fin de la moisson. Ces trois “Sauveurs” correspondent au temps de récolte en Russie du miel, des pommes et des noisettes. C’est pourquoi ces aliments sont bénis successivement lors de ces trois fêtes.

La fête de saint-Jean-Baptiste (29 août / 11 septembre) correspond à la fin de l’été. Dès le lendemain, les paysans commençaient à planter les pommes de terre d’arrière-saison.

2 Les rites de passage et les rites sacramentels

Le sacrement est “une action de l’Église, effectuée par des prières et des moyens rituels ... qui consiste à établir un contact immédiat entre le divin et l’humain, en actualisant la présence du Fils de Dieu, par l’énergie de l’Esprit saint, selon la bonne volonté du Père” (Andronikof 1998 : 14). Par ce rite, l’Église provoque “une effusion de la grâce divine sur l’homme (et sur son milieu) aux fins de purification, d’exorcisme, de guérison, de sacralisation, d’illumination, de filiation ... en actualisant la Rédemption” (Andronikof 1998 : 14) en vue d’une sanctification du croyant. Les rites sacramentels sont rendus opératoires par l’épiclesse (invocation de l’Esprit saint) sous le couvert de l’eau, symbole de régénérescence et de la vie éternelle, du Chrême ou huile, sceau du Saint-Esprit, du pain, Corps du Christ, et du vin, Sang du Christ. Le culte rituel est composé d’un ensemble de paroles, gestes et mouvements. Les sacrements sont donc des signes de sanctification et de déification (union de l’homme à Dieu). Ils sont valides, quand ils sont célébrés “selon le rite traditionnellement prescrit par un officiant canoniquement ordonné” – caractère objectif –, et efficaces “quand le sujet auquel il est appliqué y participe avec Foi et piété, et s’efforce d’en faire fructifier les effets” (Andronikof 1998 : 27s.) – élément subjectif. Néanmoins, la grâce n’opère que dans la synergie entre la part divine – don de Dieu – et la part humaine – acceptation de ce don. L’Église compte sept sacrements fixés par le concile de Trente à sa VII^e session en 1547 : le baptême, la confirmation (chrismation), l’eucharistie, la pénitence,

le mariage, l’ordre (la prêtrise), l’extrême-onction (l’onction des huiles ou “onction des malades”).

2.1 Naissance, baptême et chrismation

À la naissance, la tradition du prêtre qui nomme l’enfant est restée car autrefois en Russie il n’existait aucun registre d’état civil mais seulement des registres ecclésiastiques. Dans l’attente du prêtre, les parents ne prénomment pas l’enfant, aussi l’appellent-ils “petite fille” ou “petit garçon”.

Julia Stepanovna Arapova nous a expliqué que des tabous pèsent sur la nouvelle accouchée ; impure, elle doit aller se faire bénir à l’église après les relevailles sous peine de ne plus pouvoir aller communier :

La cérémonie qui suit la naissance est appelée la présentation de l’enfant et de la mère. Les quarante jours postérieurs à la naissance, la mère ne va pas à l’église, elle est considérée comme impure. C’est exactement comme Marie. Donc quarante jours après, la mère vient avec le nourrisson, se présente à l’entrée de l’église, généralement à la fin de la liturgie de la semaine, mais il faut que ça ait fait quarante jours de façon à ce qu’elle puisse le dimanche entrer dans l’église. Elle ne rentre pas à l’église avec le nourrisson pendant les quarante jours. Elle ne rentre seulement avec le nourrisson garçon ou fille que lorsqu’elle a reçu les prières qui sont dites par le prêtre à l’entrée de l’église sur sa tête à elle. Ce n’est qu’après cela qu’elle peut rentrer avec le bébé dans l’église. Elle peut alors aller de nouveau communier et participer à la vie de l’église. Après ce sera le baptême. Chez les orthodoxes les enfants communient dès le baptême. Pendant longtemps, on ne les baptisait pas parce qu’il y avait l’histoire de l’ombilic car chez nous ils sont trempés complètement dans l’eau à trois reprises. Le baptême est fonction de la date de la naissance. Imaginez que votre enfant soit né début février mais le carême commence en mars donc les 40 jours ne sont même pas passés. Après vous ne pouvez pas faire le baptême parce que pendant toute la période du grand carême on ne fait pas de fête sauf si il y avait urgence. Le baptême est repoussé après Pâques, donc l’enfant peut déjà avoir 3 ou 4 mois.

La coutume de la purification de la mère repose sur la tradition juive des relevailles : “toutes les sécrétions corporelles sont considérées comme des souillures et interdisent l’accès au temple” (Douglas 2001 : 70). Ce problème de la pureté est sous-jacent au problème du sang. Le mystère de la conception ne représenterait-il pas une peur latente chez les hommes ? Quarante jours après l’accouchement, la mère peut être réintroduite dans

¹⁸ Ce terme russe qui équivaut à l’assomption catholique implique l’idée de sommeil ou d’enlèvement au ciel et non de mort de la Vierge.

le lieu saint qu'est l'église soit par des prières dites par le prêtre à l'entrée de l'église sur sa tête baissée soit en se présentant tout simplement à l'église après les relevailles. Or, comme le souligne Mary Douglas, la souillure du sang ne peut désacraliser un lieu saint. Seules les femmes qui entraient consciemment à l'église sans respecter la période des quarante jours préconisée commettaient un péché.

Lors du baptême,¹⁹ Julia Stepanovna Arapova précise que le bébé est immergé par trois fois²⁰ dans un baptistère généralement en argent. On l'entoure de linges blancs brodés. La croix de l'enfant, offerte par le parrain ou la marraine, est trempée dans l'eau durant toute la cérémonie. En effet, si les catholiques préfèrent offrir à l'enfant une médaille de la Vierge après son baptême, chez les orthodoxes la croix est un signe de victoire sur la mort. Une ronde alors se forme autour des fonts baptismaux, le prêtre tient dans sa main les deux mains du parrain et de la marraine recouvertes par l'étole et chante accompagné par le chœur, s'il y en a un. Le parrain tient le baptisé

ou la marraine la baptisée revêtu(e) de sa robe blanche avec sa "belle" croix sur la poitrine. Le prêtre et l'assistance tiennent un cierge allumé et déambulent lentement trois fois tandis que le chœur entonne un chant : "Vous tous qui avez été baptisés en Christ". En France, la mère assiste à la cérémonie bien qu'il soit de tradition en Russie qu'elle n'y assiste pas car l'enfant est "donné" à ses parrain-marraine, généralement des gens proches de la famille, qui ont dorénavant la charge de veiller sur son éducation religieuse. Ensuite, si le baptême a eu lieu avant la liturgie du dimanche ou alors le dimanche suivant, s'opère le "passage". Selon le sexe de l'enfant, le parrain ou la marraine se tient debout à l'entrée de la nef avec l'enfant. Le prêtre traverse l'église en silence et prononce les prières d'introduction dans la communauté. Il prend l'enfant et en récitant à voix hautes les paroles consacrées retourne sur ses pas en marquant plusieurs poses, notamment au centre de l'église et devant les portes royales. Il élève chaque fois l'enfant au-dessus de sa tête. Si l'enfant est un garçon, il entre avec lui dans le sanctuaire, contourne l'autel par derrière et ressort par la porte nord. Il s'agenouille alors sur l'ambon en disant : "et maintenant, laisse aller ton serviteur" en faisant comme si l'enfant allait marcher, puis le parrain prend l'enfant. Le rituel veut qu'une fille n'entre pas derrière l'iconostase. Dans certaines paroisses françaises, les prêtres les font aussi entrer puisqu'elles sont impubères. Les portes royales sont ouvertes immédiatement après pour que se déroule la communion des fidèles, qui commence par la communion du nouveau baptisé. Jusqu'à l'âge de sept ans, âge à partir duquel il va se confesser, l'enfant ne prend qu'un peu de vin. Après il peut participer à la communion complète et, comme les autres fidèles, il a le droit à l'*antidoron*.²¹

Un homme adulte qui se fait baptiser, est normalement pieds nus, en chemise et en pantalon. Il entre ainsi dans le baptistère et le prêtre lui verse par trois fois de l'eau sur la tête. Le Christ sanctifie le baptême en le recevant adulte dans le Jourdain de Jean-Baptiste. Ce dernier propose un "baptême de conversion pour la rémission des péchés" qui est souvent appelé l'illumination. Julia Stepanovna

19 Ce terme vient du grec signifiant "plonger". Le Christ s'est immergé dans le Jourdain afin que ses fidèles puissent recevoir la lumière sans déclin : l'eau leur rend la vue. Le baptême les introduit dans les saints mystères et les incite à se transformer. Les traces du passé se dissolvent dans l'eau et l'intégrité de la personne est restaurée.

20 La triple immersion correspond aux trois jours que le Christ a passés en Enfer. Cf. Romains 6, 3–11 ; Ephésiens 4, 9–10. Julia Stepanovna Arapova nous décrypte la symbolique de certains textes sacrés ou controuvés : "L'évangile apocryphe de Nicodème (V^e siècle, cité par France Quéré 1983 : 152–159) fait un récit de ce passage en enfer. La prière de Saint Basile "descendu par la croix au séjour des morts afin de parfaire en lui toutes choses, il a dissipé les angoisses de la mort" (c'est la prière eucharistique). Et naturellement tous les offices du samedi saint en font mention : "tu es descendu sur terre pour trouver Adam mais ne l'y trouvant pas, ô Maître, tu es allé le chercher jusque dans l'enfer" (Matines du Samedi Saint, 1^{ère} stance) ; "Pour remplir toutes choses de ta gloire, tu t'es attardé aux plus basses profondeurs de la terre" (Samedi Saint, matines ode 1). Et on voit tout ça sur l'icône de la Résurrection représentant le Christ debout sur les portes brisées de l'enfer et emportant avec lui d'une main vigoureuse Adam et aussi Eve. Naturellement il ne faut pas perdre de vue le tropaire pascal "Le Christ est ressuscité des morts par la mort il a vaincu la mort, à ceux qui sont dans les tombeaux, il a donné la vie". On retrouve les trois jours dans l'histoire de Jonas, prisonnier de la baleine (pendant trois jours) et première image symbolique de la Résurrection du Christ (Jonas, 2, 1). Ce signe prophétique annonce la descente du Christ chez les morts pendant trois jours puis sa Résurrection. La mort personnifiée de l'Évangile de Nicodème est soumise au Christ qui lui a dérobé les clés (Apocalypse 1, 18). Et bien entendu la résurrection de Lazare est la preuve que Jésus possède ces clés".

21 Martine Roty donne sa signification littérale "à la place du don" donc il s'agit du pain béni : "reste de la première des cinq prosphores utilisées pour la liturgie, celle dont a été prélevé l'agneau ; il est distribué, tout à la fin de la liturgie, après la prière de l'ambon et la bénédiction finale, à ceux qui n'ont pas communiqué : l'antidoron 'remplace le don véritable, la communion" (cf. Roty 1983 : 11).

Arapova décrit avec détails le déroulement de la cérémonie pour un adulte:

Le baptême commence par une prière pour “faire un catéchumène”. Le prêtre souffle trois fois sur le visage du catéchumène²² puis trace trois fois le signe de croix,²³ impose sa main “Sur ton serviteur qui a été jugé digne” et lit la prière. Le catéchumène a déposé ses vêtements et n’a gardé qu’une chemise, ce qui exprime le dépouillement de la vie passée, du vieil homme. Suivent quatre exorcismes. Les exorcismes sont suivis de la Renonciation à Satan. Par trois fois le prêtre demande à celui qui doit être baptisé (ou à son répondant) : “renonces-tu à Satan, à toutes ses œuvres et à tous ses anges et à tout son culte et à toute sa pompe?”. Ce à quoi il est répondu : “j’y renonce”. Puis le prêtre redemande : “as-tu renoncé à Satan?” et il est répondu : “j’y ai renoncé”, alors le prêtre ordonne : “souffle et crache sur lui” et le postulant se retourne et souffle par terre. “T’es-tu uni à Dieu?” et la réponse est : “je me suis uni à lui”. Puis le prêtre ajoute : “crois-tu en lui?”, le postulant disant alors : “je crois en lui en tant que Roi et Dieu” et récite ou lit le Credo en terminant par : “j’adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible”. Le catéchumène est prêt pour l’illumination²⁴. . . Le baptême comporte alors trois étapes : la bénédiction de l’eau avec, par trois fois le versement de l’huile consacrée en faisant le signe de croix (cet usage existe depuis le III^e siècle). Le catéchumène, entièrement déshabillé,²⁵ est ensuite oint de cette huile sur le front, la poitrine, les oreilles, les mains et les pieds avec chaque fois des prières différentes. L’onction faite, le prêtre immerge entièrement le catéchumène en disant : “le serviteur de Dieu . . . est baptisé au nom du Père (Amen) du Fils (Amen) et du Saint-Esprit (Amen). Pendant que le baptisé est essuyé et revêtu de sa robe

blanche²⁶ on chante le Psaume 31 et le prêtre dit : “Le serviteur de Dieu . . . est revêtu de la tunique de justice au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen”. Le chœur chante alors “accorde-moi une tunique lumineuse, toi qui es revêtu de lumière comme d’un vêtement, ô Christ plein de pitié”. La chrismation suit immédiatement le baptême. Le prêtre oint du Saint Chrême²⁷ en faisant une croix sur le front, les yeux, les narines, la bouche, les deux oreilles, la poitrine, les mains et les pieds en disant : “le sceau du don du Saint-Esprit, Amen”. Ensuite, accompagné du baptisé et de ses parrain-marraine, le prêtre fait trois fois le tour du baptistère en chantant : “vous tous qui avez été baptisés en Christ vous avez revêtu le Christ, alléluia”. Le prêtre lit ensuite deux prières demandant à Dieu de conserver sa grâce au nouvel illuminé puis il lave les traces du Saint Chrême avec une éponge imbibée d’eau tiède, coupe en croix une touffe de cheveux qui seront jetés dans l’eau.²⁸ Suit alors une litanie et le renvoi après présentation de la Croix aux assistants.

Comme l’explique Julia Stepanovna Arapova, qui occupe son temps libre à faire de l’exégèse depuis 20 ans, la chrismation se fait tout de suite après le baptême. Néanmoins, il est important de ne pas confondre l’onction avant l’immersion de celle qui se déroule lors de la chrismation, toutes deux obéissant aux mêmes symboles. Le prêtre oint le fidèle sur le front, les yeux, les narines, la bouche, les deux oreilles, la poitrine, les mains et les pieds avec le Saint Chrême. Il dit à chaque fois : “Le sceau du don du Saint Esprit. Amen”. Sur le front, le serviteur de Dieu est “oint de l’huile de l’exultation”; sur la poitrine “pour la guérison de l’âme et du corps”; sur les oreilles

22 Nombre de Pères y voient le souffle de l’Esprit, donnant vie au limon avec lequel nous avons été créés (Gn 2,7).

23 Les orthodoxes se signent toujours avec les trois doigts réunis – symbolisant le Père, le Fils et le Saint-Esprit – en commençant par le front, l’épaule droite, la gauche. La droite parce qu’elle désigne la puissance divine et le côté le plus noble de l’homme. La place droite est la place favorable et le Fils de l’homme doit siéger à la droite de la Puissance.

24 Pour les orthodoxes, la nature manifestée de Dieu est la lumière. La révélation du baptême permet à l’âme d’être touchée invisiblement par ce rayon divin. Cette connaissance annonce “Nous tous, qui, le visage dévoilé, reflétons la gloire du Seigneur, nous sommes transfigurés en cette même image, avec une gloire toujours plus grande par le Seigneur qui est Esprit” (II Cor. 3,18). Cela explique le véritable caractère de cette fête des lumières qu’est le baptême : tout est réjouissance à travers des lampes, des chants, des robes baptismales blanches.

25 Retirer ses vêtements pour le baptême correspond à retirer la “tunique de peau” revêtu par Adam (Gn 3,21). Cela symbolise la rupture avec le passé. Les Pères de l’Église insistent sur le fait que retirer son vêtement veut dire qu’on part vers la vraie lumière, sans rien prendre avec soi.

26 Dans l’Église primitive, le baptisé gardait sa tunique blanche pendant huit jours, consacrés au jeûne et à la prière. Seulement après, il se présentait au prêtre pour une ablution. En France, l’adulte baptisé de nos jours entre habillé (en chemise, pantalon ou robe) et pieds nus dans le baptistère afin d’avoir de l’eau sur les pieds. Il recevra ensuite de l’eau sur la tête par trois fois et remettra après sa chemise blanche.

27 L’Orient chrétien depuis Denys l’Aréopagite croit en la présence de l’Esprit dans le Chrême après sa consécration. A Byzance, le patriarche, seul, pouvait consacrer le Saint Chrême, avec une prière secrète qui faisait de l’huile le véhicule de l’Esprit manifestant le Christ. Cette huile d’olive très pure, mélangée à de précieux baumes, par la puissance de l’épîclèse sanctifie les âmes et les corps.

28 Les cheveux sont coupés en croix comme dans la prise d’habit et lors de l’ordination d’un lecteur pour rappeler l’appartenance au Christ. On procède à la tonsure pour exprimer le renoncement de celui à qui on coupe les cheveux. Pour le moins, il s’agit du renoncement au monde, à sa volonté et aux désirs de la chair. Les mèches du baptisé sont jetées dans l’eau qui l’a régénéré mais qui à présent est remplie de sa vie passée et sera jetée.

“pour l’ouïe de la foi” ; sur les mains “tes mains m’ont créé et elles m’ont formé” et sur les pieds “afin qu’il marche dans la voie de tes préceptes”. Saint Cyrille et Saint Hippolyte de Rome aux III^e et IV^e siècles indiquent que “le catéchumène doit être frotté d’huile exorcisée depuis la pointe des cheveux jusqu’au bas du corps”. Saint Cyrille de Jérusalem (2004 : 127) dit, à propos de la chrismation : “Vous êtes chrismés sur le front, afin d’être délivrés de la honte que le premier homme transgresseur portait partout, et pour que, la face découverte, vous réfléchissiez comme dans un miroir la gloire du Seigneur. Ensuite, sur les oreilles, pour recevoir des oreilles dont Isaïe^[29] disait : “Et le Seigneur m’a donné une oreille pour entendre”, et le Seigneur dans les Evangiles : “Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.” Ensuite, sur les narines, afin qu’en recevant ce parfum divin^[30], vous disiez : “Nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ, parmi ceux qui sont sauvés.” Après cela, sur la poitrine, afin qu’ “ayant revêtu la cuirasse de justice, vous résistiez aux manœuvres du diable”.

Le baptême transforme l’homme peccable en un homme nouveau par la grâce rédemptrice de l’Esprit saint. En l’absence de prêtre, “ce sacrement est le seul à pouvoir être accompli par un laïc” (Boulgakov 1980 : 127) orthodoxe étant donné sa filiation divine. Il est aussitôt accompagné d’une chrismation qui ne peut être effectuée

29 Parce que Isaïe entend la voix du Seigneur et y répond immédiatement : “Me voici, envoie-moi” (Is 6,8). L’Église souhaite pour chacun des nouveaux baptisés qu’il entende la parole, qu’il la réalise en lui et qu’il la porte vers les autres. Isaïe a compris que chacun de nous doit réaliser, dans la mesure de ses moyens, ce que Dieu lui demande : à savoir la perfection morale qui est en Dieu et à laquelle nous sommes appelés. Isaïe vient de comprendre que Dieu peut arracher l’homme à son état de souillure pour l’élever vers la sainteté.

30 Cette “huile d’allégresse” reste inséparable de la révélation sensible de l’Esprit Saint. “Le prêtre : Seigneur, Dieu de nos pères, Toi qui as envoyé à ceux qui se trouvaient dans l’arche de Noé une colombe portant dans son bec un rameau d’olivier en signe de réconciliation et de délivrance du déluge, et qui as figuré ainsi le mystère de la Grâce ; Toi qui as donné le fruit de l’olivier pour l’accomplissement de Tes saints mystères ; qui par l’huile as rempli de l’Esprit Saint déjà ceux qui vivaient sous la Loi et perfectionnés ceux qui vivent sous la Grâce : bénis cette huile par la puissance, l’action et la venue de Ton Esprit Saint. Qu’elle devienne onction d’incorruptibilité, armure de justice, renouvellement de l’âme et du corps, rempart contre toute attaque du démon, guérison de tous les maux pour ceux qui en recevront l’onction avec foi pour Ta gloire et celle de Ton fils unique et de Ton Très Saint, Bon et vivifiant Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles” (Caillois 1984 : 28s.).

par contre que par un prêtre. Cette onction nous donne la qualité de chrétiens comme l’a définie Théophile d’Antioche au II^e siècle. Ce rite permet ensuite de participer aux autres sacrements.

2.2 La pénitence et l’eucharistie

La pénitence permet à l’homme de se soustraire à son état peccamineux. Elle exige une soigneuse préparation. L’examen de conscience se fait à l’aide des dix commandements. Dès l’âge de sept ans, la confession doit précéder la communion. Comme l’Église orthodoxe n’a pas de confessionnal, elle se déroule devant un lutrin sur lequel repose l’évangélaire et un crucifix. Le prêtre, n’étant qu’un témoin, se tient légèrement de côté tandis que le pénitent est debout face au lutrin. Ainsi réconcilié avec l’Église, le fidèle peut participer au sacrement de l’Eucharistie.

Le mot eucharistie vient du grec *eucharistia* et signifie “actions de grâces, remerciement”. La communion, sous les deux espèces (les Saints Dons), au Corps (le pain) et au Sang (vin) du Christ a le sens d’un “sacrifice non sanglant en vertu du sacrifice du Golgotha”³¹ (Boulgakov 1980 : 129). La présence du Christ dans l’eucharistie doit être comprise au sens propre et figuré : il ne se montre pas mais se donne. Cette communion purifie le pécheur. Il est recommandé de participer aux saints mystères une fois par an, qui est le minimum obligatoire, ou même chaque mois et plus particulièrement lors des grandes fêtes ou de l’anniversaire de la mort d’une personne chère, le jour de la fête du saint dont on porte le prénom et avant de commencer un carême. L’Église conseille aux communicants de s’approcher de l’autel emplis de chasteté et de miséricorde car elle “ne peut avoir lieu qu’après une préparation complexe : confession, trois jours de jeûne, lecture de longues prières, abstinence totale de nourriture et de boisson pendant douze heures” (Roberti 1998 : 117). Après la communion, le prêtre donne la bénédiction finale et les fidèles viennent embrasser la croix et recevoir l’antidoron. L’eucharistie, qui consiste en une anamnèse, est le sacrement ecclésial par excellence.

31 Le Christ “rendit grâces” et bénit le pain et le vin, lors de la Sainte Cène, avant d’aller offrir son Corps et son Sang, scellant la nouvelle alliance entre Dieu et les hommes. Cette communion alimentaire résulte donc d’un sacrifice.

2.3 Le mariage

Dans l'émigration russe en France, les situations de cohabitation hors mariage ou unions libres sont déconsidérées, aussi sont-elles très rares. Le mariage enregistré à l'Église orthodoxe constitue un rite de passage important. Les mariages mixtes sont acceptés du moment que le conjoint est de religion chrétienne. L'Église orthodoxe célèbre régulièrement des mariages avec des catholiques, protestants, luthériens, anglicans comme nous avons pu le constater en consultant les registres de mariage de certaines paroisses. Au contraire, un mariage avec un musulman, comme cela s'est déjà produit, soulève l'indignation au sein des regroupements communautaires russes parce que d'une part le mariage ne peut pas avoir lieu à l'église et d'autre part cela suppose une anomalie dans la transmission des valeurs.

La préférence était autrefois donnée à l'alliance entre Russes car une base culturelle identique facilite la transmission sociale. L'idée des parents, dans la première vague, était de conserver leur patrimoine culturel pour le retransmettre à la Russie. Lioudmila Borissovna Netchaeva nous a fait part de sa détermination pour infléchir la volonté du père – et à cette époque-là il n'était probablement pas le seul à réagir de la sorte :

Je suis restée pendant deux ans avec Etienne, mes parents étaient contre, surtout mon père qui voulait que j'épouse un Russe orthodoxe titré. Etienne était un garçon dont les parents étaient gentils, des gens bien, le père était architecte, mais si vous voulez, cela ne correspondait absolument pas à ce que mon père voulait pour moi. C'était un très beau garçon, très fin et qui faisait de bonnes études mais mon père s'est battu pendant 2 ans, j'avais 16 ans, il s'est vraiment battu pour que ça n'aboutisse à rien et puis un jour je crois qu'il a eu peur que je couche avec lui et que ça finisse mal, donc il a permis le mariage. Je me suis mariée, j'avais 18 ans.

Mais les mariages mixtes avec des Français sont devenus de nos jours inévitables et tout à fait admis même si la déperdition des valeurs culturelles est regrettée.

Le célibat était considéré bien souvent par les affins comme un refus de se soumettre à la logique du lignage qui était d'assurer la reproduction physiologique du groupe de parenté. On comprend aisément que dans l'aristocratie le célibat a fortiori masculin ait été condamné, le mariage représentant un préalable pour la transmission du nom de famille. Une descendance exclusivement féminine

ou un célibat masculin important était à l'origine de l'extinction de certaines lignées nobiliaires. A l'époque de l'empire des tsars, certaines familles ont pu perpétuer leur nom, grâce à un oukase impérial, par la transmission du nom dans la lignée féminine comme cela s'est produit pour les princes Youssouppoff ou Repnine. En émigration, quand cela s'est produit, le nom était définitivement perdu puisque, à part l'empereur, personne n'était habilité à le restaurer.

Les mariages entre cousins germains n'ayant qu'un degré de parenté de différence n'étaient pas si rares. Ilya Kirillovitch Pankovine témoigne de ce qui s'est passé dans sa famille :

Mes parents sont cousins germains. Avant d'être mariés, ils s'aimaient beaucoup au travers de leurs parents. Mon père aimait beaucoup sa tante qui est devenue sa belle-mère, il y avait une complicité, il l'aimait plus que sa mère. Parce que seuls dans un pays étranger, ils se réunissaient entre eux, toujours dans le même groupe de personnes, bien que l'émigration soit grande, ils allaient vers des gens qui étaient proches ; le noyau familial russe avait énormément d'importance. Regardez le culte de la famille que j'ai au travers de mes recherches généalogiques.

Dans ce cas précis, cette alliance entre cousins croisés était tolérée et n'était pas visiblement considérée comme incestueuse par les Russes. Par contre un mariage entre cousins parallèles était normalement interdit bien que cela ait eu parfois lieu :

Je connais une famille qui vit à Paris, de ma génération d'ailleurs, les Chouchkine. La mère s'appelait aussi Chouchkine, elle a épousé son cousin Chouchkine et sur les trois ou quatre enfants qu'elle a eus, il y en a trois qui ne sont pas normaux, une seule est normale. Je sais qu'ils sont "en maison" depuis leur naissance. Ils étaient cousins germains. Tout ceci était tenu secret, c'était tabou, ils n'en parlaient pas. Officiellement elle était fille unique.

Si l'inceste du premier type c'est-à-dire entre consanguins du premier degré était banni, celui du deuxième type n'était donc ni impossible ni inconnu. L'alliance dans la parenté consanguine un peu plus éloignée était tout à fait autorisée. Ces pratiques trouvaient particulièrement leur légitimité pour les parentèles nobles comme ailleurs en Europe dans le même milieu dans le cadre de la transmission patrimoniale. Afin d'éviter toute partition des biens, les parents infléchissaient les pratiques matrimoniales dans ce sens. Cette forte endogamie sociale a induit un habitus de classe. Au

début de l'émigration, il était plus aisé de trouver son conjoint parmi ses affins que parmi des étrangers et cela d'autant plus que les regroupements communautaires russes n'étaient pas portés sur l'hétérogamie. Et vice versa, la valorisation des intermariages communautaires déboucha de fait sur des alliances dans la parenté.

Jusqu'à la révolution, en Russie le mariage civil n'existait pas, seul le mariage religieux était en vigueur. Bien sûr, du temps de l'U.R.S.S., celui-ci a été supprimé au profit de l'unique mariage civil. En France, les personnes d'origine russe se mariaient d'abord à la mairie puis à l'église. Il est à remarquer que les mariages ne peuvent être célébrés pendant les deux carêmes fixes, c'est-à-dire lors du carême de l'Avent et les festivités de Noël (du 15 novembre au 7 janvier) et celui de la Dormition (du 1^{er} au 14 août), et le carême mobile de Pâques, allant du lundi suivant le dimanche du carnaval au samedi précédant le dimanche de Thomas, que compte l'année liturgique, puisque de facto en période de jeûne il est défendu de faire bombance et ripaille comme il se doit le jour de la célébration d'une alliance. Les mariages sont en outre interdits un certain nombre de jours : les veilles³² du mercredi, vendredi et dimanche (soit le mardi, jeudi, samedi³³), des douze fêtes majeures dans l'orthodoxie, de la fête patronale de sa paroisse, de même que les veilles et les jours de la décollation de saint-Jean-Baptiste (28 et 29 août) et de la fête de la Croix (13 et 14 septembre). La semaine qui suit le dimanche de la "Krasnaïa Gorka" (belle colline),³⁴ appelé aussi dimanche de la Quasimodo ou dimanche de Thomas, est particulièrement prisée pour les mariages, la semaine précédente ou semaine radieuse, fête des fêtes, étant exclue puisque marquée par l'abstinence.³⁵

32 Dans l'Église orthodoxe, le jour commence déjà la veille. Par exemple, le dimanche débute par les vêpres du samedi soir.

33 A Paris, beaucoup de couples désirant célébrer leur mariage un samedi demandent une dérogation à l'archevêque. Il arrive que celle-ci soit accordée.

34 La Krasnaïa Gorka repose sur d'anciennes coutumes païennes et correspond à cette habitude d'accueillir le printemps en allant guetter le lever du soleil sur le sommet d'une colline.

35 Les jours de continence dans l'année sont donc les veilles de mercredi, vendredi et de la Théophanie et lors du jour de la décollation de saint-Jean-Baptiste et de l'Exaltation de la Très Sainte Croix ainsi que des quatre carêmes, de même lors des menstrues ou lorsque la femme est enceinte ou allaite. Le Deutéronome XXIII décrit les sécrétions corporelles – sang, pus, sperme, etc. – comme une souillure qui interdit l'accès au temple car l'idée de sainteté impose "l'intégrité du corps, considéré comme

En France aucun mariage orthodoxe ne peut être célébré avant le mariage civil. Le mariage orthodoxe, qui est la sanctification de l'amour conjugal, est un sacrement calqué sur celui de l'eucharistie et se déroule, comme nous allons le voir, en quatre temps : l'offrande, l'anamnèse, l'épiclèse et la communion.

Avant de commenter le rite d'agrégation que constitue la cérémonie religieuse (Gessat-Anstett 1997 : 417–512), il est important d'évoquer, à partir des récits de vie, ce qui la précède. En quittant la maison "natale", le fils ou la fille est béni(e) par ses parents avec l'icône du mariage, l'icône du Christ pour le garçon, l'icône de la Vierge pour la fille. Ces icônes sont faites, achetées ou léguées par des proches et accompagneront les mariés tout au long de leur vie.

Habillée d'une robe longue blanche ou claire, la jeune fille qui se marie à l'église est coiffée d'un voile qui lui couvre les épaules pour ne pas paraître dénudée devant le Christ à l'instar des parentes ou amies vêtues d'une mantille pour l'occasion. Le jeune homme porte un costume sombre avec cravate ou nœud papillon. Lorsque la fiancée franchit le seuil de l'église, quelqu'un fait signe au chœur et celui-ci entonne immédiatement un chant qui ressemble à une explosion de joie et saisit l'assistance. Muni d'un cierge où sont enroulés des rubans avec des fleurs emmêlées aux tons doux, le couple doit se tenir debout sur un petit tapis, souvent de couleur blanche, mais la coutume païenne veut que le premier à mettre le pied sur ce tissu commande à la maison.³⁶ Aussi les futurs mariés doivent être vigilants afin de poser le pied simultanément sur le petit tapis pour commencer la vie du même pied. Dans l'ancienne Russie, ce morceau d'étoffe apporté par la famille servait ensuite à confectionner une robe à la femme du prêtre. Au commencement de l'office des fiançailles, a lieu tout d'abord "l'offrande" : le prêtre lit une longue prière pendant laquelle l'anneau nuptial de la fiancée est donné au fiancé et vice versa avant d'être intervertis au cours du mariage stricto sensu. Le fiancé s'offre ainsi à la fiancée, la fiancée au fiancé et les deux s'offrent à Dieu en faisant une promesse de fidélité. Après ce rite liminaire, le jeune couple est invité à se rapprocher au milieu de l'église dans l'axe des

réceptacle parfait" (Douglas 2001 : 71). Autrefois ces jours frappés d'interdits avaient pour but une régularisation des naissances. Cela est aussi vrai pour les couples actuels qui respectent le bannissement de la contraception par l'Église.

36 Les croyances populaires confèrent un pouvoir magique à tout ce qui est fait la première fois et à tout ce que l'un des mariés fait le premier.

portes royales pour “l’anamnèse” où le prêtre évoque tous les saints couples, les noces mystiques du Christ avec l’église et les noces de Cana, premier miracle du Christ au cours duquel, à la demande de sa mère, il changea les jarres d’eau en vin. Après le consentement des époux, débute “l’épiclèse”.³⁷ Le prêtre demande à l’Esprit saint de couronner de gloire et d’honneur le mari et la femme en les rattachant à la source de l’amour qui est Dieu. A ce moment là, le prêtre met les couronnes sur la tête des époux qui sont tenues par les garçons d’honneur. Pour les maintenir au-dessus de la tête des mariés pendant la cérémonie du mariage, des jeunes hommes célibataires, en général six ou huit, sont choisis dans l’entourage, ceux-ci devant être en nombre pair. Le prêtre lit l’Évangile et offre aux époux une coupe de vin qu’ils partagent,³⁸ chacun par trois fois après avoir récité ensemble le “Notre Père”, et il leur fait faire trois fois le tour de la table haute sur laquelle est posée l’icône toujours avec les couronnes tenues par les témoins au-dessus de leur tête. Montant sur l’ambon, les jeunes mariés se prosternent³⁹ devant l’icône du Christ et celle de la Vierge placées devant les icônes de l’iconostase ou sur un des *analoï* (terme russe, signifiant pupitre). Ensuite, ils s’embrassent et les invités viennent les complimenter.

Le rite sacramentel du mariage insiste sur la logique de procréation du principe de l’alliance puis qu’il “pose le fondement de la petite église qu’est la famille” (Boulgakov 1980: 129). L’engendrement y apparaît comme un leitmotiv en vue de

la perpétuation du lignage. Aussi, les couples vivant selon la tradition ne devraient pas utiliser de moyens contraceptifs. Ces préceptes ne sont plus guère appliqués à la lettre que dans certaines familles du clergé séculier qui peuvent compter entre sept et onze enfants. Le nombre d’enfants par foyer oscille généralement entre deux, trois et quatre.

L’Église orthodoxe permet le divorce religieux,⁴⁰ qui est prononcé devant un tribunal religieux, et le remariage à l’église pour le conjoint non fautif. Le mariage peut être envisagé par trois fois que ce soit en raison d’un veuvage ou d’un divorce, toutefois encore faut-il l’obtenir. Il ne peut être accordé pour incompatibilité d’humeur entre époux mais pour adultère ou afin de rentrer dans un monastère. Seulement pour la deuxième ou troisième célébration d’un mariage, le service divin est changé, il ne s’appesantit plus sur la procréation et les chants liturgiques sont modifiés, ils sont en ton mineur, beaucoup plus tristes que pour un premier mariage.

2.4 L’onction des malades et les funérailles

Par la délivrance des péchés, l’onction des malades est un rite qui permet de s’affranchir de la maladie soit par la guérison soit par la mort. Après la confession, le prêtre invite le fidèle à communier pour qu’au moment de son dernier voyage, il puisse emporter “le pain de la vie, gage d’immortalité et de résurrection” (Andronikof 1998 : 363). L’agonie du malade est assistée par des prières spéciales. La prière du défunt succède au dernier soupir rendu.

La mort est une séparation de l’âme et du corps. Selon Jean-Claude Larchet (2001 : 67), l’âme est présente sur terre pendant les trois jours qui suivent la mort. Durant ce laps de temps, elle serait susceptible de réintégrer le corps et le mort pourrait revenir à la vie. C’est pourquoi un mort ne peut être enterré qu’après cette phase. En effet, pendant ces trois jours, l’âme du Christ est descendue aux enfers⁴¹ avant de se réincarner pour ressus-

37 Selon le dictionnaire russe-français des termes en usage dans l’Église russe, l’épiclèse est “l’invocation à l’Esprit saint au cours de la prière eucharistique, pour qu’il transforme le pain et le vin en corps et sang du Christ” (Roty 1983 : 11).

38 Ceci symbolise les noces de Cana où le Christ transforme l’eau en vin. Comme le souligne Julia Stepanovna Arapova, “ceux qui font une démarche de foi ont communiqué le matin à la liturgie parce que les mariages véritablement religieux n’ont lieu que le dimanche après-midi”.

39 En fait de prosternation, il s’agit davantage de toucher le sol avec ses doigts. Le petit enclin se fait en se penchant en avant et en touchant la terre du bout des doigts. On le pratique pendant les périodes où on ne peut se mettre à genoux (entre la Nativité et la Théophanie et entre Pâques et la Pentecôte, après le grand office pénitentiel pendant lequel on peut à nouveau se remettre à genoux). Cette prosternation peut se faire bien sûr à tout autre moment de l’année. Le grand enclin (front contre terre) caractérise la prière de pénitence, d’humilité pendant les temps forts du grand carême et à tout moment quand on le veut comme par exemple pendant le “Notre Père” de la liturgie dominicale. Ces deux inclins sont très riches en symbolique, ils rappellent aux chrétiens leur grande misère depuis qu’ils ont été chassés du Paradis par leur faute.

40 Le divorce est permis parce que la promesse de fidélité faite l’un envers l’autre n’est pas tenue devant Dieu.

41 Par cet acte, “Il a vaincu le pouvoir de Satan, remis les péchés de ceux qui croyaient en Lui, et libéré toutes les âmes qui depuis la mort du premier homme y étaient retenues. Après cette victoire du Christ sur lui, l’Hadès a subsisté mais a changé de nature : il est devenu un lieu de souffrance réservé aux pécheurs qui ne se sont pas repentis, tandis que les portes du Paradis étaient ouvertes aux justes par le Christ. L’Hadès est devenu alors synonyme non plus de Schéol, mais de Géhenne” (Larchet 2001 : 150).

citer le troisième jour. La crémation des corps est déconseillée dans l'orthodoxie car elle réduit à néant la dépouille mortelle, empêchant ainsi de préserver les restes du défunt dans l'attente de la résurrection. Car l'âme est, d'une certaine façon, encore présente dans les "reliques". Le troisième jour, l'Église célèbre un office pour le défunt pour accompagner l'âme qui quitte la terre accompagnée par des anges. En général, ils sont au nombre de deux : l'ange psychopompe ou psychagogue qui conduit l'âme dans l'autre monde et l'ange gardien du mort. Dans son ascension entre le troisième et le neuvième jour du décès, l'âme franchit des étapes appelées *télonies*, "douanes célestes" ou "péages aériens" qui correspondent à un péché particulier. L'iconographie représente ces franchissements successifs par une échelle où, à chaque degré, les anges essayent de tirer l'âme vers le haut et les démons tentent de la tirer vers le bas (Larchet 2001 : 99), lui faisant prendre connaissance des demeures célestes et des abîmes de l'Hadès. Entre le neuvième jour et le quarantième jour, l'âme entre dans l'autre monde qu'elle visite. Le quarantième jour, elle subit le jugement "particulier". Il se distingue du "Jugement dernier" "qui aura lieu à la fin des temps, lors de la seconde venue du Christ, lorsqu'Il aura ressuscité les corps et que tous les hommes comparaitront ensemble devant Lui" (Larchet 2001 : 137). L'Église orthodoxe réfute la croyance du purgatoire comme intermédiaire car le repentir, avant la mort, rachète l'âme. Dans l'attente de la résurrection, un lieu provisoire est attribué à l'âme jugée : soit le Paradis pour les justes, soit l'Hadès pour les pécheurs :

On peut dire que les justes entrent au *Paradis* après leur mort et entreront dans le *Royaume des cieux* après leur résurrection, tandis que les pécheurs entrent dans l'*Hadès* après leur mort et entreront dans l'*Enfer* ou la *Géhenne* après leur résurrection" (Larchet 2001 : 164).

Le Jugement dernier inaugurera la résurrection de tous les hommes : "ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, ceux qui auront fait le mal pour la damnation" (Larchet 2001 : 251). Celle-ci sera non seulement une résurrection spirituelle mais aussi une résurrection du corps tel qu'il était lors de la vie terrestre. L'état intermédiaire, où le corps était séparé de l'âme, étant antinaturel, l'être humain sera reconstitué dans son intégralité, mais le corps ne sera plus soumis aux conditions matérielles d'existence.

Les commémorations des morts ou "Pannychide" (requiem) ont lieu dès le décès de la personne et durent jusqu'à son enterrement mais

dans la tradition orthodoxe, on marque obligatoirement les troisième, neuvième et quarantième jours⁴² après la mort pour les raisons qui ont été exposées. L'Église célèbre, de plus, un service liturgique lors du troisième, du sixième et du neuvième mois qui suivent le décès, de même que chaque année à l'anniversaire du décès. Autrefois, dans des temps reculés, les Russes célébraient leurs défunts certains jours bien précis. Ces rites, comme le souligne Iouri Sokolov, se déroulaient au printemps avec l'éveil de la nature car par effet de mimétisme on croyait que les parents décédés renaîtraient ou rentreraient en contact avec les vivants. L'Église a rendu justice à ce culte des ancêtres en reconnaissant ces jours-là pour les trépassés : le samedi (jour de repos) de chaque semaine et plus particulièrement "le 'samedi des parents' (la veille du mardi-gras), la Radonitsa (le mardi de la seconde semaine après Pâques), le 'samedi de Dimitri' (la veille de la Saint-Dimitri de Salonique, soit le 26 octobre^[43]), le *sémik* ou le jeudi avant la Pentecôte" (Sokolov 1945 : 77). Le "samedi des parents" est appelé les "parentalies". Le dimanche du Pardon, les gens vont sur les tombes demander pardon à leurs morts au moment de l'entrée en carême. Les parentalies débutent le samedi précédant le dimanche du Carnaval, puis se poursuivent les troisième et quatrième samedis du grand carême et se terminent le samedi de Pentecôte appelé le "samedi des âmes". Entre-temps a lieu la Radonitsa, le mardi joyeux où l'on se rend sur les tombes. Quant au jour de la décollation de saint-Jean-Baptiste, on célèbre les guerriers tombés sur les champs de bataille. Ne restent plus que le samedi avant la saint Dimitri, les jours onomastiques et les anniversaires de décès. Ces jours-ci, les paroissiens donnent au prêtre les noms de tous leurs défunts, dont ils se souviennent, à honorer lors de l'office. Autrefois, le peuple ne vénérât

42 Selon Julia Stepanovna Arapova, la tradition attribue également à ces jours une autre symbolique. Le troisième jour est le jour de la Résurrection. Le neuvième jour, le Christ est apparu ce jour-là pour la première fois à ses disciples. Il correspond également aux neuf chœurs des anges : les trônes (roues de feu avec des ailes rouges parsemées d'yeux), les chérubins (une tête d'enfant avec deux ailes), les séraphins (une tête avec six ailes de la vision d'Isaïe), les tétramorphes de la vision d'Ezéchiel (un visage d'ange nimbé avec six ailes sur lesquelles apparaissent l'aigle, le lion, le bœuf, ces trois animaux regardant vers le haut, et l'Évangile qui se trouve sur la poitrine de l'ange), les dominations, les vertus, les puissances, les principautés, les archanges. Le quarantième jour est le jour de la Pentecôte. Il correspond aussi à la durée du deuil des Israélites pour la mort de Moïse.

43 Il s'agit du 21 octobre selon le calendrier julien ou du 3 novembre selon le calendrier grégorien.

comme ses ancêtres (*roditeli*, parents) que ses agnats et ses cognats morts de façon naturelle. Ceux morts de manière violente (noyés, étranglés ...) avaient leur fête, la “Roussalia”⁴⁴ dont le terme “Roussalka”, l’ondine, tirait son origine. Ces Roussalki représentaient ces morts insatisfaits dont il fallait se protéger par des offrandes et des rites la semaine qui suivait la Pentecôte. Ces défunts impurs n’étaient pas enterrés, car la terre était source de vie et de fertilité, mais jetés dans des ravins ou marais puisque les eaux terrestres étaient réputées impures. Les gens célébraient ces morts sans sépulture afin qu’ils ne vissent pas les tourmenter. Donc ces rites étaient de deux natures : craignant le défunt, on utilisait la magie pour se défendre, mais d’un autre côté on essayait de s’en faire un allié en le célébrant, en lui apportant de la nourriture et en le priant de veiller sur sa parentèle. De nos jours ne subsiste plus que le rite positif destiné à rappeler le souvenir du disparu.

Les vivants peuvent aider leurs défunts de plusieurs manières : les prières liturgiques, les prières individuelles, l’aumône, les cierges et les lampades, ainsi que les offrandes pour l’Église. L’Église recommande aux vivants de prier pour les morts. Les orthodoxes ont un “diptyque” ou *po-miannik* dans lequel figurent les noms des parents morts ou vivants qui sont cités à la fin de chaque liturgie lors d’une prière spécifique appelée l’office des “Colyves”⁴⁵ (Larchet 2001 : 215). Outre ces prières collectives, les prières individuelles sont préconisées. L’aumône envers les pauvres est également profitable aux défunts. Avant chaque liturgie, il est coutume dans l’orthodoxie d’allumer un cierge pour les vivants et un cierge pour les morts – cet acte est accompagné de prières – ainsi que les lampes à huiles sur les tombes des défunts. Enfin, offrir des dons, pour l’entretien ou la construction d’églises, et des prosphores pour que le prêtre y prélève les parcelles destinées à

être plongées dans le sang du Christ est un suffrage utile pour les défunts. Ces actes de piété permettent aux défunts d’être rendus dignes d’accéder à une condition meilleure. En contrepartie, les fidèles défunts veillent sur les vivants en intercédant pour eux auprès du Christ, de la Mère de Dieu et des saints.

En France généralement les personnes d’origine russe choisissent de se faire enterrer dans des cimetières russes ou dans des cimetières possédant un carré russe. Les cimetières de Caucade à Nice et de Sainte-Geneviève-des-Bois non loin de Paris sont tenus pour des lieux de mémoire russes. Ils choisissent de se faire enterrer précisément en ce lieu qu’ils considèrent comme la terre russe consacrée par plus de dix mille Russes ensevelis dont quelques-uns sont des figures emblématiques de l’histoire et de la littérature russes. En se promenant dans les allées du cimetière de Sainte-Geneviève-de-Bois, on remarque bien souvent que cinq générations au moins y sont enterrées. Il est logique que les descendants de ces lignées veuillent rejoindre à leur tour leurs ancêtres en cet endroit intemporel. De plus, les personnes sans descendance seront sûres qu’il se trouvera toujours un passant pour s’arrêter arracher les mauvaises herbes sur leurs tombes ou faire une petite prière à leur intention. D’ailleurs, nous a-t-on dit, un jardinier s’occupe d’entretenir les tombes et d’allumer les petites veilleuses. Bref, ce lieu les rassure, les protège du sentiment d’abandon.

Au début de l’émigration, certains ne se résignèrent pas à mourir loin de leur *rodina*, leur patrie où ils sont nés. L’éloignement de leur pays d’origine était vécu comme un déchirement, aussi décidèrent-ils de retourner mourir sur la terre des ancêtres. Les grands-parents maternels et la mère de Julia Stepanovna Arapova voulurent se rendre ainsi sur les terres de la grand-mère situées sur la Volga pour y finir leurs jours mais elles avaient été noyées pour la construction d’un barrage. Ils demandèrent alors à aller en Ukraine d’où le grand-père était originaire mais le gouvernement soviétique les envoya arbitrairement, en 1956, au Kazakhstan où ils décédèrent vingt ans plus tard. A l’instar de cette famille, d’autres prirent le même chemin du retour de façon individuelle ou bien lors du grand rapatriement de 1947. Ils subirent le même sort et ne purent être enterrés sur leurs terres ancestrales. Tant et si bien que le cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois devint le topos symbolique de la terre russe, lieu de commémoration des Russes blancs. De nos jours, cet endroit est devenu, en quelque sorte, un lieu mythique qui a

44 Cette fête slave tire son nom du latin *rosalia*. Ces antiques *rosalia* étaient un rite de commémoration où on déposait des couronnes de roses sur la tombe des enfants et des adolescents au moment de la floraison des roses entre début mai et début juin (cf. Vinogradova 1995 : 99). Selon cet auteur, les *roussalki* n’apparaîtraient que “lors de la semaine de la Pentecôte dite semaine *roussalkienne*. Mais selon Boris Rybakov, les “adieux aux roussalki” auraient lieu entre le vingt mai et la mi-juin et seraient liés au jeûne de la Saint Pierre (1994 : 387).

45 “Les *colyves* sont une sorte de gâteau à base de blé de bouilli et de fruits secs, sucré, aromatisé de cannelle et d’autres condiments et décoré” (215). Ce gâteau, une fois béni, était autrefois placé sur les tombes mais il est aujourd’hui partagé par les fidèles avec les familles des défunts.

inspiré des écrivains de la Russie actuelle comme Boris Nossik.

Quand Julia Stepanovna Arapova se rend sur la tombe de son père à Sainte-Geneviève-des-Bois, elle lui parle, lui demande son avis quand elle éprouve des difficultés. Il se passe alors quelque chose, elle reprend des forces. Lorsqu'elle appelle ses ancêtres, "pas un jour ne se passe sans qu'ils ne la prennent par la main". La mort est dans la vie, elle est sans cesse présente, nous confie-t-elle.

Lors de la fermeture du cercueil, on dépose sur le front du défunt une couronne de papier avec le texte du Trisagion qui rappelle l'hymne chanté par les séraphins dans la vision d'Isaïe (Isaïe 6, 3). Selon Julia Stepanovna Arapova, l'icône de la "Désis" – représentant le Christ ayant à sa droite Marie et à sa gauche saint-Jean-Baptiste – est placée sur la dépouille car, ne connaissant pas la croyance du purgatoire, les chrétiens d'Orient associent l'idée d'intercession de la Mère du Christ à celle de la pénitence de saint-Jean-Baptiste qui a reconnu en Jésus le rédempteur : témoins les plus intimes de Dieu, ils représentent, sur le plan divin, l'incarnation et le salut de l'humanité. Le défunt tient entre ses mains une prière spéciale d'absolution, lue au préalable par le prêtre. Ces trois rites sont accomplis au domicile du défunt.

Au moment des funérailles, le cercueil reste ouvert en Russie pendant la cérémonie, il n'est fermé qu'au moment de la mise en terre. Cela devient plus rare en France parce que la loi l'interdit. Pourtant Lioudmila Borissovna Netchaeva explique que :

Dans l'église le cercueil est ouvert, on le ferme après. Je viens d'aller à un enterrement il y a 15 jours, le cercueil était ouvert à la cathédrale de la rue Daru. La seule chose qui ne se fait absolument pas ici en Europe, c'est qu'on n'a pas le droit d'incinérer car c'est contre la religion orthodoxe, mais ils le font en Russie puisque l'Église le permet.

Dans l'ensemble, un mort peut être enterré à n'importe quelle époque de l'année, néanmoins si quelqu'un vient à décéder le mardi de la semaine sainte, il ne peut pas être enterré le vendredi saint mais le mardi suivant.

Les pratiques festives liées à l'année calendaire orthodoxe, les rites de passage et les rites sacramentels décrits par nos témoins ont été maintenus dans les regroupements communautaires à l'exception des rites divinatoires, des rites quotidiens de la Maslénitsa et de certaines traditions relatives aux quarante jours précédant Pâques. La première vague a conservé la plupart des rites

exposés dans cette section à la différence des deux autres vagues et surtout de la troisième. Si le premier groupe migratoire les a perpétués, c'est probablement en raison de son appartenance à la noblesse : en imitant ce qui se pratiquait avant la révolution de 1917, le rite a permis en émigration de retrouver en partie la plénitude des temps ancestraux et de sauver le présent de l'insignifiance en enrayant l'écoulement du temps qui les éloigne de la perfection initiale.⁴⁶ Les personnes de la deuxième émigration qui se sont assimilées à la première vague ont essentiellement imité les pratiques de cette dernière. Toutefois, elles n'ont jamais mentionné la "Maslénitsa", la "Radonitsa" et les "Sviatki verts". Le troisième groupe migratoire n'a conservé à l'unanimité que le rite païen relatif à la célébration de la nouvelle année qui était célébré en U.R.S.S. afin de se prémunir contre l'angoisse du temps qui s'écoule. Les témoins de ce groupe ont découvert en émigration les pratiques pascales – Pâques étant la plus grande fête orthodoxe – qu'ils citent souvent sans pour autant les suivre intégralement.

Références citées

Andronikof, Constantin

1998 Des mystères sacramentels. Paris: Éditions du Cerf.

La Bible

2004 Traduction Œcumenique. Paris : Société Biblique Française-Le Cerf.

Bogatyrev, Pierre

1929 Actes magiques. Rites et croyances en Russie subcarpathique. Paris : Librairie ancienne Honoré Champion.

Boulgakov, Serge (Père)

1980 L'orthodoxie. Essai sur la doctrine de l'Église. Lausanne : Éditions L'Age d'Homme.

Caillois, Roger

1950 L'homme et le sacré. Paris : Éditions Gallimard.

1984 Célébration du Saint Baptême. Paris : Liturgica.

Douglas, Mary

2001 De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou. Paris : Éditions La Découverte. (Sciences humaines et sociales, 104)

Gessat-Anstett, Elisabeth

1997 Sur les rives de "Matuška-Volga". Enquête sur les usages et les représentations de la parenté dans la province de Yaroslavl (Russie). Paris. [Thèse de doctorat, Anthropol. Soc. ; Paris E.H.E.S.S.]

Gogol, Nicolas

1966 Œuvres complètes. Les nouvelles ukrainiennes. Paris : Gallimard.

46 L'attente messianique dans le christianisme est à mettre en parallèle avec l'attente de la "rédemption" de la Russie.

Jérusalem, Cyrille de

2004 Catéchèses mystagogiques. Paris : Éditions du Cerf. (Sources chrétiennes, 126)

Larchet, Jean-Claude

2001 La vie après la mort selon la tradition orthodoxe. Paris : Éditions du Cerf.

Léger, Louis

1901 La mythologie slave. Paris : Ernest Leroux.

Leroy-Beaulieu, Anatole

1990 L'Empire des Tsars et les Russes. Paris : Robert Laffont (Collection Bouquins)

Oldenbourg, Zoé

1980 La joie-souffrance. Paris : Éditions Gallimard

Quéré, France

1983 Évangiles apocryphes. Paris : Editions du Seuil.

Roberti, Jean-Claude

1998 Être orthodoxe en France aujourd'hui. Paris : Hachette Littératures.

Roty, Martine

1983 Dictionnaire russe-français des termes en usage dans l'Église russe. Paris : Institut d'études slaves. (Lexiques de l'Institut d'études slaves, 4)

Rybakov, Boris

1994 Le paganisme des anciens slaves. Paris : Presses Universitaires de France.

Sokolov, Iouri M.

1945 Le folklore russe. Paris : Payot.

Stangé-Zhironova, Nadia

1998 Une autre Russie. Fêtes et rites traditionnels du peuple russe. Leuven : Peeters. (ETO, 10)

Van Gennep, Arnold

1986 Les rites de passage. Étude systématique des rites de la porte et du seuil, ... Paris : Picard.

Vinogradova, Ludmila

1995 La *roussalka* dans les rites et croyances des Slaves. *La Revue russe* 8 : 91–103.

Yvert-Jalu, Hélène

1989 La maslenitsa. *Courrier de l'UNESCO* 12 (décembre) : 32–37.